

Histoire sociale des modèles culturels

Jacques Revel



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-ehess/19827>

ISSN : 2431-8698

Éditeur

EHESS - École des hautes études en sciences sociales

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 139-141

ISSN : 0398-2025

Référence électronique

Jacques Revel, « Histoire sociale des modèles culturels », *Annuaire de l'EHESS* [En ligne], | 2010, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-ehess/19827>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

EHESS

Histoire sociale des modèles culturels

Jacques Revel

Jacques Revel, *directeur d'études*

- 1 DEPUIS une génération, l'histoire culturelle a pris une place dominante dans la production historique. Là où tout, ou presque, était politique, il y a un siècle, là où tout était social, il y a quarante ans encore, le culturel paraît être devenu la clé de lecture privilégiée des historiens d'aujourd'hui. Social, culturel : il ne faut sans doute pas s'abuser sur les mots et leur faire dire plus qu'ils ne veulent et peuvent dire. On ne méconnaîtra pas pour autant ce que ce glissement peut nous apprendre. Il me paraît être le symptôme de deux phénomènes majeurs dont les effets ont marqué l'activité historiographique des dernières décennies.
- 2 Le premier est l'usure, voire l'affaissement, des grands modèles théoriques qui ont longtemps paru garantir la possibilité d'une intelligibilité globale du monde sociohistorique à l'intérieur d'un cadre analytique et explicatif commun. Or, c'est l'idée même de la société conçue comme une totalité ou comme un système qui s'est trouvée ébranlée au moment où, dans nos sociétés elles-mêmes, la confiance dans les possibilités de l'avenir, dans les promesses du progrès, s'épuisait. Cette « crise de l'avenir » (K. Pomian) est une composante essentielle de notre rapport actuel au temps historique. Elle a aussi affecté la puissance de conviction que les générations précédentes accordaient à de larges programmes analytiques, interprétatifs ou explicatifs, dont elles attendaient des réponses globales.
- 3 Le second phénomène essentiel est bien connu : il s'agit de la redéfinition de la notion de culture, plus exactement de ce que les historiens placent sous ce mot. Il a longtemps existé une version dominante, à la fois limitative et prescriptive de ce dont s'occupait l'histoire de la culture. Elle s'intéressait aux auteurs et aux œuvres, à la culture « autorisée » au sens littéral du terme. À cette définition restrictive, qui a laissé une empreinte profonde sur la plupart de nos structures académiques et professionnelles, a tendu à s'en substituer une autre qui, au cours de la dernière génération, paraît

occuper le devant de la scène. Elle est beaucoup plus englobante, et l'on parle souvent à son propos, sans toujours spécifier ce que l'on entend par là, d'une culture « au sens anthropologique » du terme. Cette incertitude est une commodité que l'on se donne et elle peut d'ailleurs poser rapidement problème. Mais nous pouvons sans doute nous contenter de reconnaître que le répertoire et le statut des objets que les historiens reconnaissent désormais comme « culturels » se sont spectaculairement diversifiés.

- 4 Il ne s'agit d'ailleurs pas là d'une nouveauté absolue. Dans un article qui a fait date, l'historien italien Arnaldo Momigliano a montré comment les intérêts et les objets des « antiquaires » (les monnaies, les inscriptions, les *realia* de toutes sortes) étaient entrés dans le répertoire des historiens et comment ils avaient modifié en profondeur les conceptions même de ce dont l'histoire doit rendre compte : il n'est pas indifférent, par exemple, que ce soit à ce moment-là qu'une notion comme celle de « civilisation » ait émergé avec tout ce qu'elle implique depuis plus de deux siècles pour notre manière de voir tant les faits de culture que les relations entre les sociétés qui les portent et, bien sûr, la manière dont les historiens en rendent compte. Il reste que, depuis les années 1960 et surtout 1970, l'anthropologie, de quelque manière qu'on la conçoive et qu'on imagine ses rapports avec l'histoire, a été un protagoniste récurrent, à certains moments quasi obsessionnel, sur la scène historiographique.
- 5 Depuis que les notions de culture (version allemande) ou de civilisation (version française) ont émergé, elles ont posé à ceux qui les utilisaient la question de ce qui faisait l'unité d'une culture ou d'une civilisation. Pour les premiers utilisateurs, elle pouvait s'incarner dans la personne d'un souverain et d'un moment historique (Voltaire), ou, plus subtilement, dans un équilibre particulier entre un ensemble de composantes naturelles, morales et politiques (Montesquieu). Ce pouvait être le résultat d'un processus de transformation (Gibbon, mais aussi Rousseau) ou encore l'irréductible expression de l'« âme d'un peuple » (Herder). Toutes ces propositions ont eu en commun de chercher ce qui fait l'unité d'une culture qui caractérise aussi un moment historique. Comment tout cela tient-il ensemble ? Sur ce point, le séminaire a examiné une série de textes qui ont permis de caractériser les grands types de réponses apportées à cette question trop simple et très complexe. On a ainsi identifié les positions qui insistent sur la dimension symbolique des productions culturelles et qui appellent une lecture de nature exégétique (Hegel, dont Ernst Gombrich a montré, dans un texte mémorable, à quel point le mode de lecture avait durablement pesé sur les conceptions des historiens des arts) ; celles qui insistent sur les effets de cohérence interne aux productions culturelles ; celles enfin, très minoritaires, qui insistent sur les effets de discontinuités dans ces productions (Kubler, Kracauer).
- 6 Il pouvait être utile, parvenus à ce point, d'en revenir aux recommandations fortement énoncées par Ernst Gombrich, et qui ont trop souvent été perdues de vue. Son refus de la « méthode exégétique », fondée sur la ressemblance (*likeness*) et l'analogie, repose sur la conviction qu'une telle démarche ne peut qu'entraver et limiter la clairvoyance du chercheur, quand bien même elle serait portée par les évidences du sens commun. Il lui semble, au contraire, plus fécond de chercher à identifier les phénomènes de disjonction ou de refus : les raisons pour lesquelles, par exemple, « une culture ou une société rejette un outil ou une invention qui semblait lui offrir des avantages substantiels dans un domaine particulier ; c'est en tentant de répondre à ce type de question que nous serons en mesure de découvrir la réalité de ce tissage serré que nous appelons une culture (*the reality of that closely knit fabric which we call a culture*) ». Plutôt

que de caractériser un moment, un mouvement, à travers un type idéal, il suggère de prendre en compte l'ensemble des formes de participation et des niveaux d'identification qui affectent les acteurs de façon inégale et qui doivent être distinguées et comparées si l'on veut mieux comprendre la manière dont se construisent effectivement les Identités culturelles. Porté par la conviction qu'il existe de multiples entrées dans un même espace culturel, Gombrich plaide donc pour une approche plus complexe et, jusqu'à un certain point, discontinuiste, au sens où, loin de tout essentialisme, elle nous engage à réfléchir sur les mécanismes d'acculturation et d'appropriation. L'affirmation peut paraître paradoxale dans la mesure où, comme il le rappelle, les cultures ne cessent d'insister sur les continuités et les traditions qui les fondent en valeur et en légitimité. Mais le paradoxe n'est qu'apparent puisque, pour être reconnus, ces traits de continuité appellent à chaque moment une réinterprétation, voire une reconfiguration, qui leur donne sens au sein d'un nouveau contexte de réception.

- 7 C'est à partir de là qu'a été entrepris l'examen critique d'un certain nombre de propositions situées depuis les années 1960 et qui se situent à la croisée de l'histoire et de l'anthropologie.

Publications

- *Proposições. Ensaios de história e historiografia*, Rio de Janeiro, Editora da Universidade do Estado de Rio de Janeiro, 2009, 266 p.
- Avec Dominique Julia, « Lire et écrire. Une enquête, un moment historiographique », *Hommage à Jacques Ozouf, Cahiers du Centre de recherches historiques*, 43, avril 2009, p. 34-56.
- « Juifs et citoyens : les incertitudes de la Révolution française », dans *From Florence to the Mediterranean and beyond. Essays in Honour of Anthony Molho*, sous la dir. de D. R. Curto, E. Dursteler, J. Kirshner, F. Trivellato, Florence, Leo S. Olschki, 2009, p. 531-544.
- « Échelle et discontinuité », *Divinatio*, 29, Sofia, *Micro-histoire-Macro-histoire : quelle histoire sociale ?*, 2009, p. 35-45.
- « Le pied du diable. Sur les formes de la cumulativité en histoire », dans *La cumulativité du savoir en sciences sociales*, sous la dir. de B. Walliser, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales (« Enquête » 8), 2009, p. 85-110.

INDEX

Thèmes : Histoire, Problèmes généraux